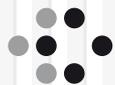


Jacques Jouet

La Chatte bottée

Théâtre



P.O.L

Jacques Jouet

La chatte bottée

Personnages : Le père
Le notaire
Le benjamin, *qui sera Carabas*
Le chat, *qui est une chatte*
Lapins de garenne
Dom Guéridon
Le roi
La princesse
Les paysans, *joués par le public*
L'ogre et ses métamorphoses (lion, lionceau, etc.)
La musique, *au clavecin en présence réelle (bande son interdite)*

Il y a une valise, près du clavecin.

Scène 1.

Chez le père.

Le père. — Ah, je ne suis plus tout jeune, mais je suis en pleine forme !

Scène 2.

Chez le père.

Le père. — Je suis malade.

Scène 3.

Chez le père.

Le père. — Je meurs.

Il le fait.

Scène 4.

Chez le notaire, avec le benjamin.

Le notaire. — Donc, il est mort, votre père est mort. Foi de notaire, il n'est plus. Il a rendu son dernier corps. Il a rendu sa dernière âme. Il n'est pas mort pour personne. Il est mort pour

vous, comme pour vos deux frères aînés. Il est mort également. Il laisse son champ au plus vieux, avec la maison, son tracteur au cadet. Ces deux-là sont condamnés à s'entendre. À vous, qui êtes le dernier, ne revient que le chat, même pas un baluchon. Signez. Signez, vous dis-je, signez-là. Il y a quatre pages. Croix ! Tampon ! Tampon ! Croix ! Croix ! Tampon ! Tampon ! Et là, grosse croix !

Le benjamin. — Où est le chat ?

Le notaire. — Il faut chercher le chat, chercher le chat.

Le notaire trouve cela drôle et s'étouffe de rire.

Scène 5.

Sur la paille.

La chatte, qui est pattes nues. — Je suis le chat, d'ailleurs vous me connaissez... mais je dois vous prévenir d'un détail, je suis une chatte.

Elle chante.

Un chat, c'est déjà quelque chose
Mais c'est beaucoup plus, une chatte
Ça n'est jamais triste ou morose
C'est doux du nez jusqu'à la patte.

Le benjamin. — Une chatte ?... Qu'est-ce que ça change ?

La chatte. — Rien.

La chatte s'endort.

Le benjamin. — Elle dort, et moi je suis malheureux. J'ai faim. Ogre ! Ogre ! Pourquoi m'as-tu abandonné ? Qui dort dîne. (*Il essaie. S'éveille.*) J'ai toujours faim. Avec moi, les dictons, ça ne marche jamais !

Soupir. Il se rendort. La chatte lève un œil et le voit endormi.

La chatte. — Cette fois, il dort. Il n'est pas si mal que ça, ce type. Il pourrait n'être pas si mal que ça... Il faudrait qu'il soit mieux nourri pour qu'il puisse être mieux qu'il n'est, et mieux penser. Moi, je ne suis qu'un chat, mais je suis une chatte. Il y a une grosse différence. J'ai tout à faire pour ce garçon. Il pourrait être si beau !

Elle s'approche langoureusement du benjamin et le réveille.

Le benjamin. — Sale chat !

La chatte. — Ffff ! Ça commence bien !

Le benjamin. — Va !

La chatte. — Fffff !

Le benjamin. — Pourquoi tu me réveilles ? Tu m'apportes un pain et une terrine ? Et du vin, tu m'en apportes ?

La chatte. — Non. Je veux une paire de bottes.

Le benjamin. — Une paire de bottes ? Pourquoi pas deux ? Tu n'as pas quatre pattes ? Quatre pattes de chattes ? Qu'à cela ne tienne, Ma Seigneur !

Il lui lance deux bottes de paille et se recouche.

La chatte, au benjamin, sans le réveiller. — Vous n'êtes pas beau, quand vous êtes en colère. Mais il se trouve que je vous aime, alors par définition je suis idiote...

Elle sort, emportant les bottes de paille.

Scène 6.

Une forêt. La chatte fait la morte à côté d'un grand sac d'où dépassent des carottes. Entre un lapin de garenne, qui renifle le prétendu cadavre.

Le lapin de garenne. — Donc, elle est morte. Haaa... Ça pue le chat mort à dix lieues... !

La chatte fait le coup du lapin au lapin.

La chatte. — Youhouhouhouhou ! Victoire ! J'ai fait le coup du lapin au lapin ! La chatte chasse, la chatte est chasserresse. La chatte tue !

Elle chante :

Elle s'attaque aux canaris
ell' n'satt'aqu' pas qu'aux canaris.
Elle s'attaque aux p'tit's souris
ell' n'satt'aqu' pas qu'aux p'tit's souris.
Elle s'attaque aux otaries
ell' n'satt'aqu' pas qu'aux otaries.
Elle s'attaque aux pécaris
ell' n'satt'aqu' pas qu'aux pécaris.
Elle s'attaque aux écuries
ell' n'satt'aqu' pas qu'aux écuries.

Mais il lui faut des bottes ! Il lui faut des bottes qui montreront qu'elle n'est pas n'importe quelle chatte ! Elle aura des bottes ! Une paire de bottes !

Elle sort, emportant le lapin de garenne entre ses dents.

Scène 7.

Au château du roi, Dom Guéridon se prépare.

Dom Guéridon. — Guéridon, on se chausse ! On se chausse de neuf ! Pas de pieds nus, Guéridon ! Les deux pieds dans les bottes, et la terre sous la motte !

La chatte. — À qui ai-je l'honneur ?

Dom Guéridon. — Dom Guéridon, courtisan du roi. (*Il se déplace.*) Dom Guéridon, conseiller du roi. (*Il se déplace.*) Dom Guéridon, goûteur de plats et de vins pour Sa Majest... hips ! Pardon. Que puis-je faire pour vous, animal ?

Il lorgne sur le lapin de garenne.

La chatte. — Ce lapin de garenne...

Dom Guéridon. — Le roi appréciera...

La chatte. — Non ! C'est vous qui apprécierez.

Dom Guéridon. — Moi ? Misérable Guéridon ?

La chatte. — Vous, admirable Guéridon !

Dom Guéridon. — En tout état de cause, je ne peux accepter...

La chatte. — Ce lapin est trop maigre pour le roi. Il me semblait plus gros, quand je l'ai pris. J'en apporterai demain un plus long et plus gras.

Dom Guéridon. — Vous savez que vous causez admirablement le français ! En tout état de cause, on ne voit pas le roi aussi facilement. (*La chatte qui observe les pieds de Dom Guéridon a l'air consternée.*) Mais qu'est-ce j'ai ? Qu'est-ce que vous regardez comme ça ?

La chatte. — Mon dieu, Dom Guéridon, si j'osais...

Dom Guéridon. — Mais zozez !

La chatte. — Vos bottes !

Dom Guéridon. — Eh bien quoi, mes bottes ?

La chatte, *qui lutte contre le fou rire.* — Rien, rien.

Dom Guéridon. — Qu'est-ce qu'elles ont, mes bottes ?

La chatte, *même jeu.* — Rien, rien, elles sont admirables. Pfffffrrrr... (*Son rire éclate.*) Pardonnez-moi !

La chatte s'enfuit.

Scène 8.

Le lendemain. Au château du roi, le vestibule. Dom Guéridon a mis des rubans à ses bottes. La chatte traîne un lapin plus gros que celui de la veille et les bottes de paille.

La chatte. — Je crains que ce lapin de garenne ne soit pas encore tout à fait digne du roi. Il est pour vous, Dom Guéridon.

Dom Guéridon, *hautain.* — Merci.

La chatte. — Tout de même, Dom Guéridon, ces bottes...

Dom Guéridon. — Eh bien quoi, ces bottes ?

La chatte. — Elles sont passées de mode, voilà.

Dom Guéridon. — Passées de mode. Ha ha ha ha ha...

La chatte. — Mon maître le marquis de Carabas a les mêmes.

Dom Guéridon. — Impossible ! Invraisemblable ! Ha ha ha !

La chatte. — Et lorsqu'il saura que vous avez les mêmes, il sera furieux. Il jettera les siennes par la fenêtre. C'est ainsi qu'il est !

Dom Guéridon. — Ah ? D'ailleurs, je me disais qu'en tout état de cause il m'en fallait justement de plus modernes.

La chatte. — J'étais l'autre jour à Paris...

Dom Guéridon. — À Paris ! Vous voulez dire le Paris de Paris, le Paris parisien ?... Le Paris des magasins ?

La chatte. — Le Paris des petits magasins, des moyens magasins et des grands magasins ! Et j'ai vu la vitrine des grands magasins, à Paris ! (*Elle montre les bottes de paille.*) Voilà les bottes qu'on porte aujourd'hui à Paris !

Dom Guéridon. — Admirable !

La chatte. — Essayez-les, elles sont à vous.

Dom Guéridon. — Des bottes de Paris !...

Il quitte ses belles bottes, essaye les autres.

La chatte. — Fabrication italienne !

Dom Guéridon. — De Paris !...

La chatte. — Marchez pour voir ? C'est extraordinaire... Vous marchez comme à Paris et Milan en même temps !

Dom Guéridon. — Évidemment ! Merci, animal. Venez demain, vous verrez le roi.

Il sort, chaussé de paille. La chatte chausse les bottes de Dom Guéridon.

La chatte, *qui chante.* —

Un chat, c'est déjà quelque chose
Mais c'est beaucoup plus, une chatte
Ça n'est jamais triste ou morose
C'est doux du nez jusqu'à la patte.

Une chatt' c'est déjà quelque chose
Mais quand elle est bottée c'est mieux
Regardez-la qui prend la pose
Et peut cavalier en tous lieux.

La chatt' bottée c'est quelque chose
Je suis la chatte en redingote
Il n'y a pas d'effet sans cause
Je sais quoi faire de mes bottes.

Scène 9.

Sur la paille, le benjamin n'a pas bougé de place.

Le benjamin. — Bon, bah je vais mourir, hein. Adieu, monde véreux !

La chatte bottée. — Hé oui, il va mourir.

Le benjamin. — Adieu, monde foireux !

La chatte bottée. — On dirait même qu'il a la vocation.

Le benjamin. — Adieu, monde crapoteux !

La chatte bottée, au public. — Il est un peu casse-bonbons, hein.

Elle sort.

Scène 10.

Le lendemain. Au château du roi, le vestibule. La chatte bottée traîne un très gros lapin de garenne qui se frotte le cou.

Le lapin de garenne. — Tu m'as fait mal !

La chatte bottée. — C'est pour t'apprendre à te réjouir de ma mort.

Le lapin de garenne. — Tu n'as pas le droit. La solidarité entre les espèces est un impératif moral dont la rigueur ne supporte aucune...

La chatte bottée lui refait le coup du lapin, cette fois définitif.

La chatte bottée. — Et qu'on n'en parle plus !

Scène 11.

La salle de réception du Roi.

Dom Guéridon. — Le roi !

La chatte bottée. — La chatte du Marquis de Carabas !

Trompettes.

scène 12

La salle à manger du roi. Il dîne en tête à tête avec la chatte bottée.

La chatte bottée. — Et voilà, Sire, ce lapin de garenne, vous n'en avez fait qu'une bouchée...

Le roi. — Non, chaque bouchée était différente, le râble plus moelleux que les pattes arrière... Mais vous, vous n'avez rien mangé, ou presque.

La chatte bottée, à part. — Il eût fallu que j'en trouvasse le temps...

Le roi. — Le foie était exquis ! Il est vrai que j'ai de la bonne moutarde et un fameux cuisinier. Il y a tant à manger dans la tête... J'ai mangé, savez-vous, beaucoup de cervelle en ma vie, en particulier de lapin. Et de pintade aussi. C'est ce que je dis toujours à Dom Guéridon : « Mange de la cervelle, Dom Guéridon ! Mange de la cervelle, ça ne peut que t'être profitable. » Ha ha ha. Il ne m'écoute pas. Il en aurait besoin, pourtant, afin d'en acquérir un peu... Vous ne le trouvez pas bizarre depuis quelque temps ? Mais vous n'avez rien dit, ou presque !

La chatte bottée. — Il eût fallu que j'en trouvasse le temps... Dom Guéridon... Je ne le connais pas depuis longtemps...

Le roi. — Il s'occupe trop de ses effets. Vous ne trouvez pas ? Vous ne réagissez pas ? L'agréable avec vous, c'est qu'on peu bavarder. Vous ne buvez pas ? Je n'arrive pas à croire que vous ayez un maître.

La chatte bottée. — Ce n'est qu'un petit maître, Sire. Le seul maître dont il vaille la peine de parler, c'est le roi lui-même, et si vous ne le connaissiez mieux que personne, c'est de lui que je vous entretiendrais.

Le roi. — Votre marquis a de la chance de vous avoir, vous et votre syntaxe. Pourquoi ne l'ai-je donc jamais vu ?

La chatte bottée. — Sa chance vient surtout de ses mérites, Sire. C'est l'homme le plus courageux que je connaisse (après vous), le plus fortuné (après votre majesté), le plus généreux comme ces lapins le montrent... le plus modeste enfin. Il n'a pas d'ambition.

Le roi. —
Ah oui ?

La chatte bottée, qui chante. —

Mon maître
Est un être

Aussi beau
Qu'un hêtre
Jamais traître
Qu'il vous faut
Connaître
Le plus beau
Peut-être
Plus chaud
Qu'un thermomètre
Moins gros
Qu'un archiprêtre
Plus haut
Qu'un gazomètre
Moins faux
Qu'un baromètre
C'est mon maître
C'est mon maître
C'est mon maître !

Le roi. — Je veux le rencontrer ! Mais c'est que je l'aime déjà ! J'aime tous mes sujets, mais alors, celui-là ! J'aime bien plus celui-là, qui est un sujet de fierté ! C'est bien entendu. Le roi se prépare à l'impatience ! Qu'il vienne me faire des dévotions, ce maître ! Mais à présent, la sieste !

Il s'essaye à chanter.

Qu'on sonne
Les trompettes !

Scène 13.

Sur la paille, près d'une mare.

Le benjamin. — Il fait beau et chaud. Ce pourrait être pire, il pourrait faire mauvais et froid, je pourrais avoir à me chauffer. Mais je ne peux pas vraiment jouir de l'été, avec cet estomac creusé.

Le benjamin et la chatte bottée chantent en duo.

Le benjamin. — Je n'aime pas le mois d'a-ôût...

La chatte bottée. — Maou...

Le benjamin. — J'mang'rais bien des ananas ou...

La chatte bottée. — Maou...

Le benjamin. — Poule ou canard, grive au cas où

La chatte bottée. — Maou...

Le benjamin. — N'y'aurait ni confit ni ragoût.

La chatte bottée. — Maou...

Le benjamin. — J'ai faim,
j'ai faim, j'ai faim, j'ai faim, j'ai faim.
Je ne trouve rien à manger.

La chatte bottée. — Il ne cherche rien à manger.
La faim, la faim, la faim, la faim.

Le benjamin. — J'ai faim, j'ai faim, j'ai faim, j'ai faim.
Le restaurant c'est pas pour moi.

La chatte bottée. — Il ne cherche rien à manger.
La faim, la faim, la faim, la faim.

Le benjamin. — J'ai faim, j'ai faim, j'ai faim, j'ai faim.
Je n'ai même pas l' droit de chasser.

La chatte bottée. — Moi, je le prends, moi je le prends.
Moi, je n'aurais plus jamais faim ! (bis)
Lapin, lapin, lapin, lapin !

Rires.

La chatte bottée. — La chatte, c'est fait pour chatouiller. Caressez-moi...

Le benjamin. — Tu as le poil doux.

La chatte bottée. — Je le travaille. Je le travaille pour vous. Je n'arrête pas de travailler pour vous.

Le benjamin. — C'est doux.

La chatte bottée. — Allez, on se lève, maintenant, assez ri. En route ! En route, pâté en croûte !

Le benjamin soupire interminablement.

Le benjamin. — On va où ?

La chatte bottée. — Maou...

Le benjamin. — Où va-t-on ?

La chatte bottée. — À la mare.

Le benjamin. — J'en ai marre...

d'la faim, d'la faim, d'la faim, d'la faim
pas un bout d'pain, pas un pépin,
pas un rôti de cuiss' de daim
pas un gratin, pas d' coq au vin
pas d'chocolat aux p'tits raisins...
Un p'tit colin au beurr' d'oursin
suivi d'une caille au romarin !

La chatte bottée. — Nous y sommes. Déshabillez-vous, Monsieur.

Le benjamin. — Pourquoi ?

La chatte bottée. — Il vous faut être propre.

Le benjamin. — Ma crasse me tient chaud.

La chatte bottée. — Mais elle pue.

Le benjamin. — L'odeur lourde est une protection. Les chiens errants se tiennent loin de moi.

La chatte bottée. — Si vous préférez, je vous lèche.

Le benjamin. — Non.

La chatte bottée. — Déshabillez-vous.

Le benjamin. — Non.

La chatte bottée. — Oh si !

Elle se précipite sur lui et lui déchire ses vêtements à coups de griffes et de dents. Il est nu. Il se réfugie dans la mare pour se cacher.

Le benjamin. — Qu'as-tu fait ?

La chatte bottée. — Oh, vous avez largement pied... Je sais ce que je fais, monsieur.

Le benjamin. — C'est froid, ça pue, y a des sangsues !

La chatte bottée. — Écoutez-moi. Frottez-vous les mains l'une avec l'autre, frottez-vous le corps de toutes vos mains, ramassez du sable au fond de la mare, frottez-vous le corps avec le sable, gommez, gommez, frottez entre les doigts, passez entre les fesses, repassez sous les bras et derrière les genoux, frottez, gommez, faites rouler la peau morte, faites mousser les cheveux, décalottez le gland, récurvez les oreilles, dans les oreilles, derrière les oreilles et le pavillon. Pressez les comédons ! Raclez la crotte au coin des yeux ! Frottez très loin dans les sillons ! Stop ! Voilà, vous êtes quelqu'un. Vous êtes beau, vous êtes un autre, vous êtes vous, vous êtes neuf, vous sentez bon, vous êtes aimable, vous êtes tout ce que vous cachiez ! Rincez !

Le benjamin disparaît sous l'eau.

Le benjamin. — Broulouloulouhh.

La chatte bottée. — Assez !

Le benjamin boit la tasse.

Le benjamin. — Garguelouhhh. Garguelouhhh.

On entend les grelots d'un carrosse qui s'approche.

La chatte bottée. — Au secours, au secours ! Au secours, au secours ! Au feu ! À l'attentat ! À la noyade ! Mon maître se noie, le marquis de Carabas qui se noie !

Le benjamin. — Mais pas du tout !

La chatte bottée. — Taisez-vous ! Noyez-vous !

Elle lui met la tête sous l'eau.

Le benjamin. — Garguelouhhh. Garguelouhhh.

La chatte bottée. — Eh, n'exagérez pas, non plus !

La chatte le sauve. Entre le Roi.

La chatte bottée. — Sire, le marquis de Carabas.

Le benjamin. — Quoi ?

La chatte bottée. — Monsieur, est-ce bien nécessaire de vous présenter... Sa Majesté le roi !

Carabas se cache le sexe et salue très bas. Le roi se bouche les yeux.

Le roi. — Qu'on le rhabille !

Scène 14.

Scène muette, une sorte de menuet d'habillage. Puis :

Le roi. — Ma voiture !

Scène 15.

Dans le carrosse, aux côtés du roi, le marquis de Carabas est magnifiquement vêtu, mais pieds nus.

Le roi. — Je sais, je parle bien. Quand on parle avec moi, tellement je parle bien qu'on ne dit rien en face. C'est agréable un temps, et puis c'est fatigant. Votre chatte a su me divertir. C'est une animale précieuse.

Le marquis de Carabas. — Oui.

Le roi. — Vous me gênez. C'est étrange. Je n'arrive pas à parler. Je ne sais pas quoi vous dire. Je ne peux pas aligner deux mots en faisant marcher ma langue. J'ai complètement perdu l'usage de mon dictionnaire et de ma grammaire intérieurs. Parler m'est comme interdit sous l'effet de votre présence. Je vous ai vu tout nu comme un nouvel enfant. La paille... Vous sortiez de cette fontaine. Une mare. Êtes-vous l'homme nouveau devant les choses inconnues ? Regardez, vous avez de la paille dans les cheveux... Vous, vous ne parlez pas. C'est un nouveau genre ? Vous me bloquez complètement, mon vieux.

Le marquis de Carabas. — Ah ?

Le roi. — Vous êtes phénoménal. Moi qui ai gagné tellement de concours de parole dans ma longue vie ! C'est à peine aujourd'hui devant vous, à côté de vous, si je peux aligner trois phrases dans ma langue, trois phrases sujet, verbe, complément, sans plus, même pas le moindre adverbe ou le plus petit adjectif de luxe. Mais enfin, dites-moi quelque chose !

Le marquis de Carabas. — C'est que...

Le roi. — C'est que... C'est que... Vous êtes sec, e... J'ai compris, vous sortez de l'eau, je vous habille et vous êtes sec, ce qui ne serait pas une affaire, après tout, si dans la foulée vous ne me la coupiez aussi, dans la foulée, la parole ou la chique. Enfin, il y a le paysage... Le roi se consacre au paysage.

La chatte bottée court tout autour du carrosse, dans le paysage.

La chatte bottée, s'adressant au public. — Ho, paysage, ho, paysans qui êtes là, restez assis, mais je vous préviens, si le roi qui va passer vous demande... Écoutez-moi. Si le roi vous demande à qui appartiennent ces blés, ces maïs, ce colza, ces betteraves et ces choux, ces bœufs-z-et ces veaux, ces bœufs endormis, ces vignes ! je vous préviens, si vous ne lui répondez pas que cette avoine et que cette orge, tous ces noyers, ces labours frais, ces champs de navets et de radis, appartiennent au marquis de Carabas, marquis de Carabas... vous serez tous, vous serez tous achémenukom'cherapaté, vous m'entendez ? achémenukom'cherapaté ! répétez après moi.

Le public répond : « achémenukom'cherapaté ! ».

La chatte bottée, toujours au public. — Mais non ! Ce n'est pas cela qu'il faut répondre ! Ils sont bêtes à manger de la paille ! « Au marquis de Carabas, au marquis de Carabas ! » C'est ça que vous devez répondre.

Le roi. — À propos, marquis, dites-moi. À qui appartiennent ces tournesols, là ?

Le marquis de Carabas. — Heu...

Le roi. — Bon, n'en parlons plus ! (*Au public.*) Hé, bonnes gens, à qui appartiennent ces admirables tournesols tellement jaunes qu'ils sont tellement appétissants au plus haut point qu'on dirait des tartes au citron sur leur tige ?

Le public répond : « Au marquis de Carabas ! ».

Le marquis de Carabas, qui s'éveille soudain. — Oui, j'ai tout ça. C'est exact. J'ai tout ça, pour une part, de par ma naissance. Et je fais régulièrement des acquisitions. Je n'achète qu'à coup sûr, au meilleur prix, et les meilleures terres !

Le roi. — Il parle ! Et pourquoi ne voulez-vous pas chausser les escarpins ?

Le marquis de Carabas. — Pour que mes pieds respirent, une dernière fois.

Le roi. — Dans mes bras... Vous savez peut-être que j'ai une fille...

Le marquis de Carabas. — Votre Majesté, je n'osais-z-y songer.

Le roi. — Commencez-z-à-z-oser, monsieur.

Scène 16.

La chatte bottée entre dans le château de l'ogre.

La chatte bottée. — Y a quelqu'un ? (*Écho.*) Y a personne ? (*Écho.*) Ohé... (*Écho.*) Personne. (*Elle observe les lieux et siffle d'admiration.*) Pas mal ! (*Elle aperçoit l'ogre.*) Moauouuoû !

L'ogre. — Tiens, voilà un amuse-gueule pour mon repas. Entrez, entrez, animal, vous aimez le suicide, hein, vous...

La chatte bottée. — Doucement !

L'ogre. — Approchez-vous.

La chatte bottée. — Avec les yeux seulement !

L'ogre. — Comme cela ?

La chatte bottée. — Et cessez de me dévorer des yeux !

L'ogre. — Ha ha ha ha ha ha !

La chatte bottée. — Est-il vrai que vous êtes capable de vous transformer en lion ?

L'ogre. — Évidemment...

Il le fait. La chatte bottée grimpe sur le tabouret de la musique.

La chatte bottée. — C'est bien, c'est assez... En lionceau ? Êtes-vous capable de vous transformer en lionceau ?

L'ogre. — Évidemment...

Il le fait. La chatte bottée redescend précautionneusement du tabouret.

La chatte bottée. — C'est mignon. Êtes-vous capable de vous transformer en *petit* lionceau ?

L'ogre. — C'est quoi, ça, un petit lionceau ?

La chatte bottée. — C'est un spermatozoïde de lion !

L'ogre. — C'est quoi, ça, un spertamozoïde ? Je vais essayer.

Il le fait. La chatte bottée attrape le spermatozoïde par la queue et le tue d'un coup de dents.

La chatte bottée. — Et gniac ! J'ai mangé mon lion ! J'ai croqué du lion ! J'ai des dents de diamant ! Des dents de caïman ! Grouarr...

On entend les trompettes.

Scène 17.

Le roi et le marquis de Carabas entrent chez l'ogre.

La chatte bottée. — Bienvenue dans le château du marquis de Carabas !

Le roi. — Mais c'est un endroit... magnifique ! C'est tellement beau que ça me rend tout à fait incapable de verbaliser mon émotion esthétique, je ne vois pas comment mes pauvres mots pourraient être à la hauteur de l'objet qu'ils brûlent d'évoquer. Je n'ai jamais rien compris à l'architecture, mais là, c'est le choc, un de ces chocs, au vrai, qui vous rendent muet... Et puis, c'est un endroit extrêmement riche ! Très très riche... trop, trop riche. Seul mon palais l'est un peu plus, et d'ailleurs de fort peu. Malheureusement, il faut que je vous laisse. On m'attend pour un discours que je dois prononcer à l'Institut de mes sourds-muets. Venez me voir demain. Je vous présenterai un trésor. Je le mettrai à vos pieds, non comme un roi, mais comme un père.

Le roi sort. La chatte bottée et le marquis de Carabas se regardent intensément.

Le marquis de Carabas. — Je sens que c'est à moi de parler le premier.

La chatte bottée. — C'est à vous, monsieur le marquis.

Le marquis de Carabas. — Pour vous, madame, je ne suis pas le marquis. Je suis votre petit Carabas. Je suis votre créature. Je suis votre enfant. Merci.

Ils chantent en duo.

Le marquis de Carabas (la chatte bottée). —

Je le reconnais (Il me reconnaît) c'était efficace (j'étais efficace)
Je suis comme un autre (Comme il a changé) et c'est voluptueux (mais c'est plutôt mieux !)
Grâce à vous, ma chatte (Il le reconnaît) ma chatte de race (D'gouttière est ma race)
Je suis Carabas (En frac à rabats) vêtu comme un dieu (comme un vrai monsieur).

Il s'approche d'elle et la caresse pour la première fois. Elle cherche un baiser.

La chatte bottée. — C'était une joie de préparer tout cela pour vous.

Le marquis de Carabas. — Une joie de tout recevoir.

La chatte bottée. — Vous n'avez plus besoin de rien.

Le marquis de Carabas. — Cette maison est la vôtre. Vous resterez avec nous.

La chatte bottée. — Peut-être.

Le marquis de Carabas. — Comment m'habillerai-je demain, pour aller chez le roi ?

La chatte bottée. — Il y a ici la plus riche garde-robe, les plus habiles couturiers, les meilleurs lavandiers. Ils peuvent vous confectionner quelque chose de bien. Mais, surtout, mettez des chaussures. Pas de pieds nus !

Le marquis de Carabas. — Oui, naturellement.

Scène 18.

Chez le roi. Carabas élégant, avec des chaussures qui lui font un peu mal aux pieds. La chatte bottée reste en retrait.

Dom Guéridon, *qui porte des bottes inouïes.* — Êtes-vous le marquis annoncé ?

Le marquis de Carabas. — Oui, monsieur.

Dom Guéridon. — Je vous félicite. Vous êtes très élégant. Et je m’y connais. (*Il insiste.*) Je m’y connais.

Le marquis de Carabas. — Sans doute.

La chatte bottée. — Dom Guéridon, vous avez encore fait des miracles avec vos bottes ! Paris en crèverait facilement de jalousie.

Dom Guéridon. — Je parie que c’est déjà fait.

Le marquis de Carabas. — Il était question que je voie le roi.

Dom Guéridon. — Je vais la chercher. Euh, *le* chercher !

Dom Guéridon salue et sort.

Scène 19.

Entre le roi. Carabas et la chatte bottée saluent bien bas.

Le roi. — Mes amis, gardez votre admiration pour la princesse. Je vais le chercher. Euh *la* chercher !

Le roi sort. Un silence.

Le marquis de Carabas. — Elle en met du temps.

La chatte bottée. — Il faut le temps de se préparer.

Le marquis de Carabas. — Attendre...

La chatte bottée. — Ce qu’on attend longtemps est ce qu’il y a de meilleur.

Le marquis de Carabas. — Attendre...

La chatte bottée. — Anticiper.

Le marquis de Carabas. — Ha !

Scène 20.

Entre la princesse. Elle est admirable.

La princesse, voyant Carabas. — C'est lui.

Le marquis de Carabas. — C'est elle.

La chatte bottée. — Oui, c'est évident, ce sont eux. Il n'y a pas de doute.

Ils sortent.

La chatte bottée. — Ils marchent bien.

Scène 21.

Chez le roi.

Le roi. — Ah, je ne suis plus tout jeune, mais je suis en pleine forme !

Scène 22.

Chez le roi.

Le roi. — Je suis malade.

Scène 23.

Chez le roi.

Le roi. — Je meurs.

Il le fait.

Scène 24.

Entre le marquis de Carabas devenu roi, la princesse et la chatte bottée.

La princesse, à Carabas. — Vous êtes mon roi.

Le nouveau roi, à la chatte bottée. — Vous êtes mon premier ministre.

La chatte bottée. — Votre première ministre.

La princesse et le nouveau roi, ensemble. — Nous allons être heureux et faire beaucoup d'enfants.

La princesse. — Beaucoup d'enfants différents : un grand soldat, un archevêque...

Le nouveau roi. — ... une cantatrice, une savante...

La princesse. — ... un juge de paix, un conquérant...

Le nouveau roi. — ... une cuisinière hors pair, une...

La princesse. — ... une comédienne, une star...

Le nouveau roi. — ... une claveciniste-organiste...

La princesse. — ... une metteuse en scène...

Le nouveau roi. — ... un auteur...

La princesse. — ... une décoratrice...

Le nouveau roi. — ... une costumière, un éclairagiste...

La princesse. — ... un administrateur, un maquettiste...

Le nouveau roi. — ... une princesse... deux princesses, trois princesses, quatre princesses, cinq princesses... princesses, princesses, princesses...

La princesse, qui se touche le ventre. — Ça devrait suffire comme ça.

La chatte bottée. — Ils vont être heureux, faire beaucoup d'enfants, et moi je vais m'occuper de la population.

La princesse, le nouveau roi et la chatte bottée, chantant ensemble. —

Au travail, à présent, au travail de l'amour
Puisqu'on nous a sortis de la misère du monde.
On va vivre chaque heure s'amuser tous les jours
Chaque minute et chaque seconde.

(bis)

Ils saluent.

FIN ?

Scène 25.

Il y a un temps d'hésitation, la musique se lève et parle.

La musique. — Excusez-moi... Il y a une perturbation sur l'ensemble du spectacle. Le spectacle est fini. Mais il n'est pas fini. Certains m'ont dit que ça ne s'est pas fini comme ça. Je crois de mon devoir de vous demander de rester encore, de rester assis quelques instants. Ça ne sera pas long. La scène est au palais du roi. En scène, la désormais reine et la chatte bottée, qui s'observent.

La reine. — Nous vous devons beaucoup.

La chatte bottée. — Il faut oublier tout cela.

La reine. — Non non.

La chatte bottée. — À eux seuls, les mérites du roi ont suffi...

La reine. — Vous savez bien que non. Il ne supporte pas les chaussures.

La chatte bottée. — Je crois qu'il est en train de lancer la mode des pieds nus. J'ai vu hier Dom Guéridon avec des sandales et des ongles peints. Tout ça n'a pas d'importance. L'aimez-vous ?

La reine. — Le roi ? Je l'aime beaucoup.

La chatte bottée. — Alors, c'est excellent. Tout le monde est content.

La reine. — Êtes-vous contente aussi ?

La chatte bottée. — Parfaitement. De quel droit ne le serais-je pas ?

La reine. — Il n'y a pas que le droit au monde.

La chatte bottée. — Quoi d'autre ?

La reine. — La passion.

La chatte bottée. — La passion, ce n'est pas pour moi.

La reine. — Vous y avez renoncé ?

La chatte bottée. — Voilà, c'est ça, j'y ai renoncé. Et je ne veux plus être ministre.

La reine, indifférente. — Le roi va être triste.

La chatte bottée. — Non non.

La reine. — Eh bien, au revoir.

Elle sort.

Scène 26.

Dom Guéridon se pomponne.

Dom Guéridon. — Guéridon, c'est le jour. C'est le grand jour. Est-ce que tu sens bon, Guéridon ? Pas de faux pli, Guéridon ! Les cheveux sur la tête, et la soupe dans l'assiette ! Et que pas un bouton ne manque. Guéridon, à l'attaque !

Scène 27.

Chez le roi. Pendant que la Chatte bottée fait la morte, comme à la scène 6. Dom Guéridon entre avec ses tongs à semelles compensées.

Dom Guéridon. — Chatte, ma chatte ! Elle est morte. Ce n'est pas possible, c'est trop horrible ! Moi qui avais quelque chose à lui dire !

Entre le roi. Dom Guéridon s'est décoiffé.

Le roi. — Eh bien ?

Dom Guéridon, qui sanglote. — Elle est morte.

Le roi, glacial. — C'est ce qui pouvait arriver de mieux.

Il sort.

Dom Guéridon, qui le retient. — Mais...

Le roi. — Guéridon... vous mettez ça dans le trou !

Il sort pour de bon. Dom Guéridon éclate en sanglots.

La chatte bottée, qui se relève. — Bon...

Dom Guéridon. — À moi ! Elle... elle... elle...

La chatte bottée. — Elle n'est pas morte. Elle n'est pas morte. Elle n'a jamais été morte.

Dom Guéridon. — Elle n'a rien ?

La chatte bottée. — Elle n'a rien. Elle n'a rien. Elle n'a jamais rien eu pour elle.

Dom Guéridon. — Bien vrai ?

La chatte bottée. — Rien.

Dom Guéridon. — Puisque vous êtes vivante, j'avais quelque chose à vous dire...

La chatte bottée. — Je vous écoute.

Dom Guéridon. — Mariez-moi. Mariez-moi avec vous. Mariez-vous. Marions-nous ensemble. Enfin, tout ça à la fois, quoi...

La chatte bottée. — Vous êtes gentil, Dom Guéridon. Mais vous n'êtes pas ma guérison. Je garderai un bon souvenir de vous. Votre main... Laissez-moi, maintenant.

Dom Guéridon sort à reculons.

La chatte bottée, qui regarde autour d'elle. — Qu'est-ce que je pourrais emporter comme souvenir ? (*Elle s'approche de la musique.*) Jouez quelque chose pour moi. (*Tour à tour, la musique joue des airs qu'on a entendus dans toute la pièce. À chaque fois, la chatte bottée fait « non » de la tête. Finalement, elle attaque un air entraînant et tout neuf qui permet à la chatte de chanter l'air de la nouvelle vie, dont elle annonce, éventuellement, le titre.*)

L'air de la nouvelle vie

J'en avais dépensé, des efforts
pour ce champion de l'ingratitude
tout ça qui m'arrive est un peu fort
le mépris, je n'ai pas l'habitude.
Mes bottes sont un peu fatiguées
inutile que je les arrose
de larmes et d'injures, gaie, gaie !
Il y a sûrement quelque chose
à voir ailleurs.

Ma vie de chatte dans cette cour
qui s'est donc changée en vie de chienne
je vais m'en défaire, c'est le jour
et cette valise, c'est la mienne.
Mes bottes sont un peu fatiguées
inutile que je les arrose
de larmes et d'injures, gaie, gaie !
Il y a sûrement quelque chose
à faire ailleurs.

Il me faut mettre entre Carabas
et moi six cent trente kilomètres
je déchire mon frac à rabats
et je n'accepterai plus de maîtres.
Mes bottes sont un peu fatiguées
inutile que je les arrose
de larmes et d'injures, gaie, gaie !
Il y a sûrement quelque chose
à chanter ailleurs.

FIN